

Fin d'analyse : fin du conflit ?

*L*e conflit psychique¹ est une notion qui en psychanalyse peut sembler aller de soi. Les trois points de vue — topique, dynamique et économique — que Freud a réunis sous le nom de métapsychologie et qui sont liés à la première topique, sont organisés en fonction d'une psyché essentiellement en conflit. Ainsi il ne saurait y avoir pour Freud de compréhension des symptômes névrotiques sans la subdivision de la psyché en lieux séparés, dotés de régimes libidinaux opposés : libido liée dans un lieu, libre circulation dans l'autre. Le principe de plaisir l'exige : il faut, pour rendre compte de la possibilité du refoulement, que ce qui représente du déplaisir dans un système, représente du plaisir dans un autre². Le conflit se fondera sur cette scission. La topique, la dynamique et l'économie psychiques sont donc nouées entre elles par une solidarité interne dictée par le principe de plaisir. Avant même de revêtir des formes élaborées (comme le conflit œdipien), le conflit est axé sur le problème du plaisir et du déplaisir et a pour enjeux leurs effets liants ou déliants.

L'introduction de la deuxième topique n'a pas modifié le point de vue de Freud quant à l'importance du conflit. Toute la psychopathologie sera au contraire désormais caractérisée par le conflit entre les instances psychiques nouvellement définies : conflit moi/ça dans les névroses, moi/surmoi dans la mélancolie, moi/réalité dans les psychoses³. Cette apparente continuité dans la pensée de Freud est toutefois discutabile lorsqu'on regarde de plus près l'évolution de la théorie sous-jacente. En effet, si jusqu'à la « somme » métapsychologique de 1915 on peut assigner assez clairement à l'analyse un travail de « solution » des conflits névrotiques rigides, l'introduction du dernier dualisme pulsionnel (pulsions de vie/pulsions de mort) modifie sensiblement les données. L'accent est mis désormais sur l'essentielle discordance, sur la déliaison, œuvre de la pulsion de mort. Déliaison qui n'est pas une tendance simplement symétrique de la liaison. Jean Laplanche a déjà montré la fondamentale dissymétrie entre ces deux tendances : « La déliaison, écrit-il, a bien des connotations, mais celle sur laquelle je veux insister [...], c'est cet élément de radicale hétérogénéité qui fait que le non-lié est non seulement l'ennemi du lié, si l'on peut dire, mais également l'ennemi de sa propre liaison avec le lié⁴. » Il y a, ajoute-t-il, quelque chose de plus qu'une simple différence entre les deux tendances, il y a « une différence entre la différence et la non-différence⁵ ». On pourrait sans doute dire, empruntant le terme à Lyotard, qu'il y a là les conditions d'un *différend*⁶, c'est-à-dire d'une dissension radicale, d'un étrange « conflit » dont les deux parties ne se situent pas au même plan logique et ne peuvent donc pas, laissées à elles-mêmes, vraiment s'affronter. Ce caractère réfractaire, centrifuge de la déliaison rend problématique la conception du conflit psychique, puisque la déliaison semble refuser, si l'on peut dire, de se maintenir sur le terrain où elle pourrait « affronter » la liaison. L'idée de conflit est par là elle-même en... conflit avec cette idée de tendances disjointes, dont l'une fuit l'autre.

Cet état de choses ne devrait pas nous surprendre totalement puisque, avec la dernière dualité pulsionnelle proposée par Freud, nous assistons en réalité à un saut, à un changement de catégories logiques. Bien que Freud utilise le mot « pulsion », en lui adjoignant « de vie » ou « de mort », il ne s'agit plus en réalité de pulsions au sens habituel, mais de principes universels, de tendances. Il n'est, dès lors, pas étonnant que Freud non

seulement ne se réfère pas, après 1920, à l'opposition entre pulsions de vie et pulsions de mort dans la description de cas cliniques, mais qu'à cette opposition il substitue plutôt le conflit entre les instances moi-ça-surmoi (et en y ajoutant la réalité). La liaison et la déliaison, qui correspondent aux deux grandes « pulsions » de vie et de mort, sont, elles aussi, non deux forces en présence, mais « deux principes — types de processus — modes de fonctionnement — à l'œuvre à tous les niveaux topiques⁷ ». J'ajouterais que, tout comme nous l'avons noté à propos du premier modèle topique, liaison et déliaison sont ici encore les *enjeux* économiques du conflit. En d'autres mots, la question est de savoir si la structure psychique, qui implique un minimum d'énergie liée, peut résister aux effets déliants de l'afflux pulsionnel.



Clinique de l'indifférence

La dissymétrie entre liaison et déliaison n'est elle-même pas totalement nouvelle dans les écrits de Freud. On la retrouve implicitement dans un texte de 1915, « Pulsions et destins de pulsions⁸ », où Freud décrit trois séries d'oppositions dans lesquelles se situe l'amour : amour de soi (ou être aimé)/amour de l'autre, amour/haine et finalement amour-haine/indifférence. On notera que les deux premières oppositions sont de l'ordre du conflit au sens habituel : il y a symétrie entre amour de soi et amour de l'autre, ou entre amour et haine. Toutefois, l'opposition entre d'une part le couple amour-haine et d'autre part l'indifférence est d'une tout autre nature : ici, pas de symétrie, mais écart, divergence, dispersion. Dans les deux premiers cas il y avait un rapport à l'objet, soit positif, soit négatif, tandis que dans la troisième opposition l'indifférence ouvre sur la disparition de l'objet. L'indifférence, en effet, est bien plus radicale que la haine. Celle-ci reste une façon de maintenir un lien, parfois même plus durable que l'amour⁹, alors que l'indifférence oppose un déni à l'existence de l'objet. L'affront le plus pénible à notre narcissisme ne vient pas d'un ennemi mais de quelqu'un aux yeux de qui nous ne semblons même pas avoir d'existence.

Dans l'opposition amour-haine/indifférence, il n'y a pas conflit, mais fuite, évitement¹⁰. Cette sorte de « non-conflit » se retrouve le plus nettement dans la clinique des psychoses et des pathologies-limites graves. L'autisme en serait la forme la plus achevée. Plus communément, on peut dire que c'est tout l'enjeu des défenses narcissiques que de tenter d'éviter les conflits intrapsychiques. Dans les pathologies du narcissisme on peut trouver que l'effort de liaison est présent et va même au-delà du nécessaire — il n'y aurait donc pas, à première vue, de tendance à l'évitement. Cet effort extrême de liaison indique toutefois le besoin de maîtriser fortement l'objet, d'exercer sur lui une emprise qui le rend prévisible, l'empêche de surprendre, d'exciter. Sauf qu'à cette fin, le moi gravement narcissique doit aussi opérer, à l'inverse de l'excès de liaison, un déni et une indifférence qui équivalent au refus de tout lien à l'objet. Dans un cas comme dans l'autre — emprise ou indifférence —, le résultat est le même : une paralysie psychique qui risque d'ouvrir la voie au chaos. C'est que le ligotage de l'objet exige toute l'énergie du moi et l'immobilise à son tour. En se momifiant ainsi, le moi finit par laisser le champ libre au pulsionnel et à ses effets déliants. « L'extrême de la volonté de liaison peut avoir pour résultat l'extrême de la déliaison¹¹. »

Par rapport à ces extrêmes, le conflit psychique apparaît donc comme un moindre mal, voire un acquis, un gain sur le différend, sur la dissension radicale dont j'ai parlé plus haut. Il signifie que d'une certaine façon la psyché réussit à maintenir en présence l'une de l'autre les tendances de liaison et de déliaison. Ce qui est déjà une relative victoire de la liaison ; « conflictualiser » c'est déjà *contenir* la tendance à la déliaison. Ceci nous oblige à nous demander — compte tenu de la visée que spontanément nous attribuerions à l'analyse, soit la « solution » (*-lyse, lösung*) des conflits psychiques — si et dans quelle mesure cette solution comporte le risque de libérer les tendances opposées qui sont nouées entre elles dans le conflit. Ferons-nous pour autant l'éloge du conflit pathogène ? Je crois plutôt qu'il y a lieu de situer, entre la rigidité du conflit pathogène et la totale déliaison, ce que je nommerais la *conflictualité* psychique. Cette notion de conflictualité préserve d'une part l'idée que maintenir en conflit c'est déjà lier. D'autre part, l'idée de *conflictualité* marque qu'il ne saurait y avoir de mise en rapport entre ce qui d'emblée tend à se fuir, à s'éviter, sans que ce

rapport soit lui-même problématique, conflictuel. Ainsi la division et le conflit sont reconnus comme inhérents à la structuration psychique, sans toutefois représenter obligatoirement des états pathologiques.



La conflictualité et ses opposés

Essayons de mieux caractériser la conflictualité par rapport aux deux extrêmes entre lesquels elle se situe. La conflictualité se démarque du conflit pathogène en ce qu'elle n'en aurait pas la rigidité. Cette rigidité, nous la retrouvons dans les formations de compromis auxquelles le conflit pathogène aura donné lieu. (Freud indique d'ailleurs que c'est la lutte du moi contre les compromis, c'est-à-dire les symptômes — et non directement le conflit lui-même —, qui en définitive donne le tableau de la névrose¹².) La rigidité est d'autant plus nécessaire que les « solutions » de compromis sont en réalité précaires, fragiles, exposées à tout moment au risque de l'évitement entre les tendances. Le moi doit constamment redoubler les défenses afin de contenir la poussée pulsionnelle déliante qui menace toujours. On pourrait donc considérer le conflit pathogène et les compromis auxquels il a conduit comme un cas particulier de la conflictualité, cas particulier en ce qu'il en est aussi l'échec relatif. La compulsion de répétition signale la lutte constante contre cette menace, qui n'est en définitive que la menace d'une dissolution psychique, d'une victoire de la tendance à la déliaison, victoire qui délierait la conflictualité elle-même.

Qu'en est-il de l'origine des forces qui tendent à la déliaison ? Laplanche avance que c'est le refoulement lui-même qui crée ces forces pulsionnelles de déliaison, en brisant les liens entre les éléments du message venant de l'autre, et notamment en dénouant le lien signifiant-signifié. « Les contenus inconscients, écrit-il, sont le *résidu* de cet étrange métabolisme qui "traite" les messages de l'autre mais échoue à "traiter" l'étrangèreté même¹³. » Le refoulement, œuvre du moi, apparaît dès lors comme une opération paradoxale qui, en défendant la structure psychique, créerait du même coup les forces qui menacent cette structure. Mais les termes « forces

pulsionnelles » et « résidus » employés par Laplanche permettent, selon moi, une autre compréhension de ce processus, à savoir que le refoulement *ne crée pas* les forces déliantes, mais *échoue à maîtriser totalement* ces forces au moment où elles arrivent de l'extérieur, de l'*autre*, plus précisément de la part étrangère, inassimilable de son message. La réalité de ce message, ou ce que Laplanche appelle *l'instance de l'autre*, c'est ce qui menace le moi non seulement en tant que *résidu* du refoulement (ce sont alors en effet des forces pulsionnelles — internes), mais déjà alors qu'elles assaillent le moi de l'extérieur. Je fais ici écho à ce que Freud a exploré en termes de douleur par opposition à l'angoisse.

Dans « Le refoulement¹⁴ », Freud a étudié les liens possibles entre douleur et pulsion. Il y qualifie toutefois la douleur de « pseudo-pulsion » ; il manque en effet à la douleur des caractéristiques essentielles pour équivaloir à une pulsion à part entière. Notamment, la douleur n'est pas sujette à refoulement, se présentant toujours comme d'origine externe par rapport à la psyché. Chose intéressante pour nous ici, la douleur ne peut faire l'objet que d'un *évitement* ; suivant la logique exposée plus haut, elle n'appartient donc pas au domaine du conflit. La douleur serait au contraire un prototype de la « dissension radicale » dont j'ai déjà parlé ; elle se situe, pour paraphraser Freud, « au-delà — ou en deçà — du principe du conflit ». Alors que le conflit, comme on l'a vu, va de pair avec le principe de plaisir, il y a, au-delà ou en deçà du conflit, quelque chose qu'il reste à amener dans le domaine de la conflictualité, tout comme ce qui appartient au champ de la douleur doit, pour être « traitable » psychiquement, être transféré dans le domaine de l'angoisse¹⁵. La compulsion de répétition, que nous retrouvons précisément dans « Au-delà du principe de plaisir », pourrait bien être considérée comme l'effort d'introduire l'angoisse là où l'effroi ou la terreur ont causé une brèche douloureuse du pare-excitations. Freud explique en effet que la préparation par l'angoisse est essentielle afin de permettre au moi de lier de nouvelles quantités d'excitation ; le manque de préparation par l'angoisse expose au contraire à la névrose traumatique¹⁶.

La paralysie du moi par l'effroi ou la terreur équivaut donc pour Freud à son incapacité à lier. La déliaison, à laquelle seule la compulsion de répétition fait face dans ce cas, est affaire de douleur. Dans le rapport à

l'étranger, la constitution du régime de l'angoisse contrastera donc d'emblée avec cette situation traumatique. Constitution réussie sous la forme du conflit, ou, comme je le propose ici, de la conflictualité.

Mais si l'impact douloureux de l'étranger peut être atténué, il ne peut cependant être complètement évité. Seuls les processus de séduction et de refoulement originaires mis en branle par cet impact — celui de son message compromis — en métaboliseront les effets dans un sens structurant. Au cours de ces processus quelque chose du dehors est « implanté » pour devenir un « objet-source de la pulsion » interne¹⁷. Celui-ci est contre-investi par le moi, contre-investissement qui fait obstacle à l'ébrèchement douloureux et qui permet au moi, par là même, de commencer à se constituer en instance. Ce qui n'est possible, toutefois, que dans la mesure où l'impact de l'autre est *déjà* atténué par une inhibition interne au message, inhibition due au fait que ce message est déjà, chez l'autre — l'émetteur — compromis, soumis au refoulement¹⁸. D'autre part, ce même *autre* offre au moi le langage par lequel cet impact pourra être, après coup, métabolisé¹⁹ et procure aussi l'environnement soutenant, la contenance favorable à ce métabolisme. Cet apport contradictoire de l'autre contribue donc à la mise en place, à la mise en présence de tendances contrastées, première forme de conflictualité psychique.

La conflictualité se crée donc dans le processus même de différenciation psychique. Les achoppements de ce processus — reflets d'une relative prépondérance des effets déliants —, selon qu'ils maintiennent ou non la conflictualité, auront pour résultat soit le conflit névrotique, soit ce que nous avons placé du côté de l'évitement du conflit, de l'indifférence. Le travail de l'analyse, qui est essentiellement un travail de déliaison, ne s'appliquera donc pas de la même manière à ces deux grands types d'organisations psychiques, selon qu'il s'agit d'un conflit névrotique ou d'une autre sorte de pathologie où le conflit ne serait pas central et où primerait l'évitement. Je ne dis là rien de neuf : une vaste littérature sur les aménagements du cadre analytique traite depuis longtemps de ce type de problèmes. Ce que je voudrais souligner toutefois c'est que, après tout ce que l'on vient de voir, le travail d'analyse lui-même apparaît comme un procédé paradoxal, contradictoire, en ce qu'il a besoin, pour son fonctionnement optimal, de s'en référer à une situation conflictuelle, mais

qu'il met par ailleurs en danger, par ses effets déliants, cette même conflictualité. Cela entraîne certaines conséquences.



L'autre dans la situation analytique

Je viens de mentionner les aménagements du cadre analytique en fonction de pathologies non névrotiques, mais il reste que même dans les indications les plus classiques, le travail de l'analyse, mené avec la plus grande fidélité à la règle fondamentale, conduit souvent à des situations-limites où la conflictualité vacille et où se présente la crainte, ou le risque réel, d'un débordement du côté de la douleur et du traumatisme. Par ailleurs, on convient aisément que les effets déliants de l'analyse sont en général contrebalancés par le travail spontané de synthèse du moi et par le *holding* du psychanalyste tel que décrit par Winnicott. Il faut toutefois se demander si notre plus grande familiarité avec cette notion de *holding* ne nous conduit pas à la banaliser. Il faut se rappeler en effet que, la plupart du temps, le *holding* va de soi, qu'il n'y a même pas lieu d'en parler. Il passe, au contraire, au premier plan dans les situations où se profilent la crainte, le danger ou l'expérience effective d'être « laissé tomber²⁰ », ou de l'avoir déjà été. Cela met alors l'analyste devant le problème d'avoir à tenir compte de ce que Winnicott n'hésite pas à nommer les *besoins* du patient, par contraste avec ses *désirs*²¹. Ce problème me semble étroitement lié à ce que j'examine ici, mais je voudrais lui ajouter une nouvelle donnée.

Il est devenu de moins en moins rare d'invoquer le rôle de l'analyste dans la provocation du transfert²². Une conséquence de la théorie de la séduction généralisée, c'est qu'il est impossible de s'en tenir à la tendance solipsiste de la psychanalyse qui attribuait au seul patient non seulement son transfert sur l'analyste, mais aussi le contre-transfert de ce dernier ainsi que tout autre obstacle à l'analyse. Ainsi l'identification projective a été parfois invoquée de manière si large qu'elle expliquait tout ce que l'analyste pensait ou ressentait durant la séance.

La théorie de la séduction généralisée permet de reconnaître le rôle joué par l'analyste — notamment par sa propre énigme — dans l'analyse conçue comme réouverture d'une situation de séduction originaire. Ce qui signifie que l'analyse est déliante non seulement par l'application de la méthode d'interprétation, mais aussi parce que l'analyste se pose lui-même en tant qu'autre, émetteur d'un message énigmatique dont l'impact sur l'analysant n'est pas à négliger. Le contre-transfert, dans cette perspective, est bien, comme l'a souligné il y a longtemps Michel Neyraud, préalable au transfert²³. Mais peut-être n'a-t-on pas suffisamment mesuré les conséquences de cette situation, surtout au regard de l'émergence de ce que Winnicott a mis en lumière, soit les besoins du patient, besoins qui sont mobilisés par le travail de l'analyse et par l'impact de l'analyste en tant qu'il s'introduit, qu'il le veuille ou non, dans le conflit psychique et le déstabilise. Or, encore une fois, si le conflit est lui-même un acquis par rapport à la déliaison qui plane toujours comme danger, cette déstabilisation par l'analyse exige en retour, de la part de l'analyste, un certain *souci* de l'autre — du patient — qui va à l'opposé de la neutralité bienveillante. « À l'opposé », ce qui n'est pas accidentel, puisque c'est l'application même de la règle de neutralité, d'attention flottante et d'association libre qui aura conduit à ce genre de situations. Il revient donc à l'analyste de savoir trouver une « réponse » aux besoins du patient, qui ne soit pas en même temps une satisfaction des désirs (ceux du patient ou ceux de l'analyste). Par « réponse », j'entends ici non pas ce qui se prétendrait conforme au besoin ou à la demande, mais ce qui favoriserait la reprise de la conflictualité là où la *lyse* des compromis pathologiques a fragilisé cette mise en présence des tendances psychiques dissymétriques de liaison et de déliaison. Je l'appelle toutefois « réponse » dans la mesure où elle contraste avec ce qui autrement serait vécu, du côté du patient en proie au besoin, comme l'*indifférence* de l'analyste, indifférence qui, nous l'avons vu, constitue une grave blessure narcissique pour quiconque en est, si l'on peut dire, la victime. L'apport narcissique d'une telle « réponse » est nécessaire pour favoriser justement la capacité de liaison mise à mal d'une part, au cours du développement, par l'indifférence de l'objet qui a « laissé tomber » et, d'autre part, dans le cours de l'analyse, par les effets déliants de l'analyse elle-même.

Une telle « réponse » ne relève toutefois pas d'un savoir-faire analytique qui pourrait s'enseigner. Peut-être relève-t-elle de ce que du côté de Winnicott, encore lui, on trouverait sous l'expression *geste spontané*²⁴. Chez Winnicott, le geste spontané décrit d'abord celui de l'enfant et exige du côté de la mère une capacité d'accueil de ce geste qui, chez l'analyste, correspond à une grande disponibilité psychique. Mais il y a plus : l'état de disponibilité dont il s'agit chez l'analyste est inséparable de sa propre spontanéité, même si la pratique qui en résulte n'est pas facile à penser rationnellement. Ici la rationalité laisse plutôt la place à la créativité de l'analyste dans la séance, et pour traiter convenablement de ce sujet il faudrait un autre article²⁵. Je me contenterai pour l'instant de citer encore une fois Winnicott : « [...] Le rôle de la spontanéité dans la créativité est aussi quelque chose que les analystes ont tendance à se permettre beaucoup plus dans leur pratique que dans leur théorie. Ils ont l'habitude de théoriser sur les effets d'un contrôle trop rigide de la spontanéité qu'imposent la nécessité de vivre en société et les convenances (*propriety*). Ce que les analystes, et aussi d'autres enseignants, ont moins l'habitude de prendre en compte, c'est l'effet inhibiteur (*stultifying*), pour l'esprit créateur, de la trop grande insistance non seulement sur ce qui est convenable, mais aussi sur l'objectivité. Cette insistance sur l'objectivité porte non seulement sur la perception, mais aussi sur l'action, et la créativité peut être détruite en insistant trop sur l'idée que pour agir l'on doit savoir à l'avance ce que l'on fait²⁶. »



Ce que nous venons de voir tout au long de cette étude pourrait se résumer en quelques phrases. Nous avons vu que le conflit psychique est en lui-même un gain par rapport à la divergence essentielle qui règne entre les tendances psychiques fondamentales (liaison et déliaison). Le conflit névrotique ne serait qu'un cas particulier de la conflictualité générale ; il en serait la forme rigide — et par là pathologique — parce que cette forme est toujours en danger d'effacement. La conflictualisation représente la victoire des processus de liaison sur la déliaison ; elle est mise en marche par la séduction et le refoulement originaires et suppose que l'impact,

essentiellement douloureux, de l'étrangèreté du message de l'autre est atténué par le refoulement de l'émetteur lui-même. L'apport narcissique de cet autre est par ailleurs tout aussi essentiel au renforcement des capacités de liaison de la psyché, et donc au maintien de la conflictualité. Dans l'analyse d'un conflit, le travail déliant ne résout pas le conflit lui-même mais peut tout au plus « dissoudre » les formations de compromis névrotiques auxquelles ce conflit avait donné lieu.

À l'issue du travail de l'analyse, le conflit lui-même n'est donc pas résolu mais transformé. Idéalement, il est débarrassé de ses aspects rigides, répétitifs, improductifs. Par contraste avec ces aspects pathologiques du conflit, la conflictualité au sens large, bien que comportant toujours cette dimension d'incompatibilité des forces en présence, suppose néanmoins la capacité de les maintenir en rapport, de leur imposer un travail psychique. La psyché n'atteint donc pas un quelconque nirvana ; le conflit sera permanent, mais le moi, capable de lier les « nouvelles quantités d'excitations », tolérera les ambiguïtés et les contradictions. La conflictualité *exige*, en fait, la contradiction. Comme nous l'avons vu, trop de liaison ne vaut pas mieux que trop de déliaison. La conflictualité est donc à l'opposé de toute « solution finale ». L'angoisse en sera le prix à payer, et c'est ce qui peut nous faire dire qu'il n'y a au fond pas de normalité, que les plus « normaux » eux-mêmes ont bien leurs petites névroses, leurs angoisses petites ou grandes ; mais, dans des proportions tolérables, l'angoisse n'est pas paralysante : elle incite plutôt au travail psychique, elle est un aiguillon. La conflictualité n'est cependant pas un état acquis une fois pour toutes : la demande permanente de travail psychique posée par les pulsions expose toujours la psyché au risque de retomber dans la répétition névrotique. C'est un problème qui tirait Freud à la toute fin de sa vie dans son texte sur l'analyse « avec fin ou sans fin »²⁷.

Avec la conflictualité nous faisons l'économie d'une vision idéalisée de la psyché émergeant de l'analyse exempte de conflits. Pour défendre la différenciation, le moi aura toujours à maintenir un gradient, une différence énergétique entre lui-même et les autres instances ; il doit conflictualiser afin de se défendre. Mais la défense n'est pas, dans ce cas, une manœuvre pathogène, c'est la vie même.

On pourrait dire, d'une part, que le mot conflictualité ne sert qu'à nommer *la capacité de travail* du moi (symbolisation, sublimation). D'autre part, la conflictualité serait une condition de *la capacité d'aimer*, qui est la capacité d'intégrer au moi une part de l'autre, de maintenir un lien objectal durable en dépit de l'étrangèreté troublante, inassimilable, d'un aspect de cet autre. Cette conflictualisation du rapport à l'objet total peut paraître surprenante. Mais un rapport à l'autre, objet d'amour, qui ne serait nullement conflictuel (au sens de la conflictualité générale) ne signifierait-il pas la négation totale de soi et/ou de l'autre ? Accepter que l'autre, l'aimé, existe indépendamment de soi (ce qui est indissociable de l'amour de l'autre en tant qu'autre), cela signifie devoir constamment recréer le lien avec cet autre, lien qui est constamment remis en question soit par la poussée pulsionnelle — pour laquelle l'objet est contingent —, soit par la volonté excessive de liaison du moi, qui tenterait par là de se prémunir contre la perte objectale — et on a vu que l'excès de liaison ne vaut guère mieux que son contraire. Le grand défi du lien d'amour, par contraste avec le registre des pulsions, c'est de se maintenir en dépit de l'altérité qui siège au cœur de l'objet familier.

Au fait, la capacité d'aimer et de travailler, c'est ce que Freud espérait voir chez ses patients au terme d'une analyse.



NOTES

1. Ce texte est la version, entièrement réécrite et considérablement modifiée, d'une communication présentée à la « Second International Laplanche Conference » qui s'est tenue à Londres et à Canterbury les 15,16 et 17 juillet 1994. La version originale anglaise, « In praise of conflictuality », paraîtra dans la revue *New Formations* (sous presse).
2. S. Freud, « L'inconscient », in *Œuvres complètes de Freud-Psychanalyse*, vol. XIII, Paris, P.U.F., 1989 (désormais désigné *OCFP*, XIII).
3. —, « Névrose et psychose », in *OCFP*, XIII, p. 3-7.
4. J. Laplanche, *Problématiques III- La sublimation*, Paris, P.U.F., 1980, p. 147.
5. *Ibid.*
6. J.-F. Lyotard, *Le différend*, Paris, Minuit, 1984. J'ai examiné ce problème sous un autre angle, en ayant recours au concept de *différend* de Lyotard, dans « La plainte psychotique et sa modulation », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 47, « La plainte », printemps, 1993.
7. J. Laplanche, *Les forces en présence dans le conflit psychique*, texte préparatoire au Colloque de Londres-Canterbury, non publié.
8. S. Freud, « Pulsions et destins de pulsions », in *OCFP*, XIII, *op. cit.*, p. 161-185.
9. Voir là-dessus l'excellent numéro de la *Nouvelle revue de psychanalyse* intitulé « L'amour de la haine », paru au printemps 1986.
10. Si l'on ne risquait pas de compliquer davantage la terminologie déjà très encombrée, il y aurait lieu de nommer différemment le conflit selon que prédomine la liaison et que,

par conséquent, les forces s'affrontent ou que, la déliaison l'emportant, les forces s'évitent.

11. J. Laplanche, *op. cit.*
12. S. Freud, « Névrose et psychose », *op. cit.*, p. 4.
13. —, *ibid.*, p. 13.
14. S. Freud, « Le refoulement », in *OCFP*, XIII, *loc. cit.*
15. Voir à ce sujet Jean Cournut, « Les deux contre-investissements de l'excitation », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 39, printemps 1989, et ma discussion de cet article reprise dans « L'empreinte douloureuse », *Trans*, n° 2, printemps 1993, p. 13-26.
16. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1981.
17. J. Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1987.
18. D. Scarfone, « Ma mère, ce n'est pas elle. De la séduction à la négation », in J. Laplanche et coll., *Colloque international de psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1994.
19. C'est là un des sens de la « violence de l'interprétation » dont parle Piera Aulagnier in *La violence de l'interprétation*, Paris, P.U.F., Coll. « Le fil rouge », 1975.
20. D.W. Winnicott, « Fear of Breakdown », in *Psycho-analytic explorations*, Édité par C. Winnicott, R. Shepherd et M. Davis, Cambridge, Harvard University Press, 1989, p. 87-95 (trad. franç. « La crainte de l'effondrement », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 11, printemps 1975, p. 35-44) et « The Psychology of Madness : A Contribution from Psycho-Analysis », *ibid.*, p. 119-129.
21. D.W. Winnicott, lettre à W. Clifford Scott, in *Lettres vives*, Paris, Gallimard, 1989, p. 85-88.
22. J. Laplanche, « Le transfert, sa provocation par l'analyste », in *La révolution copernicienne inachevée*, Paris, Aubier, 1992.
23. M. Neyraut, *Le transfert*, Paris, P.U.F., Coll. « Le fil rouge », 1976.
24. *The Spontaneous Gesture* est le titre anglais donné au recueil de lettres choisies de Winnicott, traduites en français sous le titre *Lettres vives*. On trouve cette notion dans un de ses premiers textes (« L'observation des jeunes enfants dans une situation établie » (1941), in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1970) puis dans « Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux self » (1960 — in *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1970), mais on peut dire qu'elle reflète un des courants majeurs de toute la démarche winnicottienne. Je suis reconnaissant à Marcel Hudon de m'avoir aidé, avec son enthousiasme bien connu pour tout ce qui concerne Winnicott, à retracer cette notion.
25. Winnicott peut encore une fois nous être utile ici quand il se penche sur les origines de la créativité en rapport avec la part féminine, in *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1970.
26. Ma traduction. Le texte original est le suivant : « ... *The role of spontaneity in creativeness is also something that analysts tend to allow far more in their practice than in their theory. They are well used to theorising about the effects of too rigid control of spontaneity, imposed in the interests of social living and propriety. What they, and also other teachers, are less used to considering is the stultifying effect on the creative spirit of too great insistence not just on propriety but on objectivity. This insistence on objectivity concerns not only perceptions but also action, and creativity can be destroyed by too great insistence that in acting one must know beforehand what one is doing.* » D.W. Winnicott, « Critical Notice of *On not Being Able to Paint* », in *Psycho-analytic explorations*, *op. cit.*, p. 392.
27. S. Freud, « Analyse avec fin, analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 1985.